La dialectique de Sartre dans la lessiveuse de Ponge

par Jacques DARRAS

Sartre s'échappent du vingtième siècle

En termes de journalisme sportif, l'information pourrait se lire ainsi : Sartre vire en tête à la corde du troisième millénaire. Le sport détient désormais tellement sur les autres sujets de l'existence que nous avons l'impression d'être engagés dans une immense course sportive où tout court avec tout. Par la plume de Bernard Henri Lévy, Sartre a simplement pris de l'avance sur ses concurrents. Victoire à la David, d'une certaine manière. Ce petit homme d'apparence assez laide, à la voix coassante comme celle d'une grenouille, à l'odeur de tabac imprégnante a réussi à se faufiler entre les muscles des Goliaths de l'athlétisme et du football pour venir passer son museau myope à la lucarne télévisuelle. La performance est de qualité. Mais guère surprenante non plus. Sartre avait en lui l'ambition du journalisme, qu'il considérait comme le genre littéraire le plus accompli du XXe siècle. Il savait parler, pouvait parler sur tout, se faisait une obligation, un devoir moral de ne pas se taire. De même ses disciples - pensons aux prises de parole intempestives de Marguerite Duras, par exemple.

Les dernières pages de *Qu'est-ce que la littérature ?*, paru en 1948 annonçaient déjà clairement l'enjeu. La figure de l'écrivain contemporain s'y profilait, s'y précisait. *"Nous sommes beaucoup plus connus que nos livres ne sont lus. Nous touchons les gens sans même le vouloir, par de nouveaux moyens, avec des angles d'incidence nouveaux. Certes le livre reste l'infanterie lourde qui nettoie et occupe le terrain. Mais la littérature dispose d'avions, de V1, de V2 qui vont au loin, inquiètent et harcèlent sans emporter la décision. Le journal d'abord, ensuite la radio"*. Le développement logistique nouveau fait changer le livre et la littérature de dimension, dit Sartre. Et l'on ne sent chez lui aucune trace d'affolement, mais bien au contraire la détermination d'un chef de guerre, peut-être même une certaine jubilation à voir la littérature rejoindre enfin cela dont elle parle depuis toujours avec envie, l'action, l'action pure. Militaire et militante. Que Sartre ait franchi le premier la barrière millénaire n'est, en ce sens, pas une si grande surprise. C'est même justice. Il fallait penser à cet hommage. Il faut remercier Bernard Henri Lévy de l'avoir si gaillardement conduit.

champion toutes catégories de la dialectique

Parce que les éloges que son essai même ne sont pas du tout de commande, comme il est arrivé souvent. Ils viennent, spontanés, admiratifs. Les suscite avant tout l'impeccable information philosophique qui rend vivantes les idées, les incarne dans l'épaisseur du temps. Cours magistral, dirait-on, si la comparaison n'avait en elle quelque chose de restrictif qui pourrait ne pas plaire. Mais nous n'avons pas besoin de plaire, le propos de Bernard Henri Lévy est de rouvrir le dossier en nous associant à l'enquête. Les preuves sont démontées et démontrées, dans un subtil entrelacement du chronologique et du biographique. Une thèse est avancée, qui ne craint pas de s'appuyer sur un paradoxe et invite même très librement à ce qu'on la conteste. Il y aurait, dit la thèse, deux Sartre, *homo duplex*.. Deux Sartre contemporains mais aussi successifs l'un de l'autre. L'intelligence, Whitman et Nietzsche l'ont constamment dit, ne doit pas redouter la contradiction. Imaginer que Sartre, grand manieur de dialectique, eût trouvé à son insu demeure et résidence dans le moment d'articulation précis où la thèse se retourne en son contraire ne manque pas de séduction. Dialectique c'est parole, à l'origine. Dialectique c'est Socrate usant du discours pour confondre la naïveté de ses interlocuteurs. Sartre fut un Socrate moderne tenté de sophisme. Là il ne faudrait pas biaiser. C'est sans doute le seul point faible de la thèse de Lévy. Le compétition entre Socrate et les sophistes utilisait certes les armes du dialogue mais pour des fins différentes. Gagner de l'argent chez les sophistes, gagner la Vérité chez Socrate. À relire attentivement quelques ouvrages du philosophe français, dans la foulée du magistral essai qui lui redonne vie et virulence, on reste souvent frappé par les approximations de l'étape finale, les reprises et les tâtonnements.

Le projet sartrien, mot essentiel de son vocabulaire, demeure essentiellement dialectique parce qu'il prend son mouvement dans la contradiction. Il est contradiction, évolution, révolution. Il ne poursuit pas un but mais pose son but dans la poursuite de lui-même. Partant, la division est au cœur de son dispositif. [illegible] pour qu'il y ait de la contradiction. On ne voit pas très bien comment cette conception lui permettra de se dégager à aucun moment du système hégélien dont il conserve les traces, presque les tics. Sa réflexion critique littéraire est à cet égard éloquente. Plus particulièrement son rapport à la poésie, les quelques textes qui s'y attachent méritent une lecture attentive. Que pense le philosophe Sartre de la poésie ? La question n'existait pas dans la philosophie classique traditionnelle. On se souvient du sort qu'avait fait Platon au poète dans sa République. Homme de mimétisme, homme de passions, le poète représentait un danger corrupteur qu'il convenait d'éloigner de la Cité. Il faudra attendre les romantiques, Schelling en particulier, pour que la question se pose à nouveau. Au XXe siècle Heidegger, lui-même commentateur de Schelling, bouleverse le rapport de la poésie à la vérité, place celle-là du gardiennage paterne de l'Être et sa présence comme modèle, commentateur philologique de Hölderlin.

les poètes en héros de l'échec

Où Sartre se situe-t-il dans ce renversement ? Du côté de Hegel en philosophie, et en littérature côté XIXe siècle second versant, son aire de jeu intellectuel favorite. C'est là, dit Sartre qu'une crise majeure s'est produite. Relisons la première phrase de l'essai sur Mallarmé paru dans la revue *Obliques* en 1979 quoique composé dans les années cinquante, qui tonne comme une déchirure du ciel : *"1848 : la chute de la monarchie prive la bourgeoisie de sa couverture ; du coup la Poésie perd ses deux thèmes traditionnels : l'Homme et Dieu"*. Le postulat est fort, tellement fort même qu'il vacille sur sa propre affirmation et qu'on se sent une envie immédiate d'affiner l'entreprise. Mais Sartre tient déjà en respect, canon du raisonnement braqué sur elle, cette bourgeoisie dont Bernard Henri Lévy montre bien qu'elle sera l'objet chéri de son analyse et de son ressentiment. Les poètes de l'école Mallarmé sont ainsi pour lui des *"héritiers de l'athéisme"*. Natures sensibles, légèrement narcissiques, progressivement retirées du monde, suscitant à la fois respect et commisération *"de 1860 à 1900 la littérature fait la grève du silence. Je ne crois pas que le public s'en soit aperçu"*. Entendons-nous bien, par *"grève du silence"*, Sartre signifie "grève de la parole". Qu'il conçoit mentalement, certes. Quant à la suivre, non ! D'où sa compassion doucereuse à l'égard de ces "âmes vaguelettes", telles qu'il les qualifiera plus tard. Verdict impitoyable sur la grève poétique : le public ne s'en est pas aperçu. Le public, donc les bourgeois. Qui pourront continuer à dormir tranquille.

Aux yeux d'un philosophe pour qui le monde existe par la parole et ne doit jamais cesser d'être "parlé" pour avoir une chance de transformation, toute "grève du silence" ne peut constituer qu'un échec. Mais, demandons-nous en quoi la "parole" de ces poètes-là fut vraiment silencieuse ? Mallarmé ne peut être dit garder le "silence" que par image, son "silence" s'exprime en mots, en phrases, en vers. Pourquoi cette "parole silencieuse" n'aurait-elle pas dit le monde aussi bien que la prose de Marx, par exemple ? Il n'est pas besoin de pousser très loin pour faire avouer à Sartre que la poésie, pour lui, est par essence et par fonction une belle muette. Mallarmé lui sert trop aisément de preuve. Le premier chapitre de *Qu'est-ce que la littérature ?*, intitulé "Qu'est-ce qu'écrire ?" qui aurait pu avoir pour titre plus juste "Prose et poésie", le laisse comprendre. C'est la poésie que Sartre convoque en premier, dans son essai. L'on aimerait s'en réjouir mais la réjouissance est de courte durée. D'emblée il la sépare d'avec la "prose". La prose a affaire aux signes, dit-il, tandis que la poésie - ici l'on retient son souffle en tournant la page - "est du côté de la [illegible]". Une première dissymétrie qui laisse présager beaucoup de mauvaise foi. Laquelle éclate aussitôt. Si les *Temps Modernes*, confesse Sartre, ne publient que très peu de poèmes, "c'est la preuve que nous l'aimons". Ébranlé par le sophisme, on attend de lire la conclusion *"Pour s'en convaincre, ajoute-t-il, il suffit de jeter les yeux sur la production contemporaine"*. Traduisons (il faut souvent traduire quand on lit Sartre) : la poésie qui se publie aujourd'hui (en 1948) n'est pas suffisamment bonne, à notre goût, pour que nous lui réservions sa part dans les *Temps Modernes*.

une distribution de rôles totalement arbitraire

Est-ce qu'en 1948, les "âmes vaguelettes" du XIXe continuaient à trembloter telles de silencieuses lucioles dans les fourrés opaques du monde ? Non, bien sûr, inutile de convoquer une liste des poètes de l'époque. Ce que l'on retiendra, c'est la méchanceté agressive, ironique de la remarque. Directeur de revue et de ses critères, Sartre entend le demeurer, même en poésie. Il ne peut être question une seconde que le philosophe lâche les rênes, quand il est question de poésie. Incroyable continuité de l'hostilité frontalière dans ce domaine : voyez le récent *Manifeste pour la philosophie* d'Alain Badiou (1989), son retour déclaré à Platon, se demande que les philosophes *"prennent acte de la fin d'un âge des poètes"*. Ainsi la pièce liminaire faite par Sartre dans son essai à la poésie, permet très vite de la liquider sans autre forme de procès. Qui n'oppose pas "philosophie" et "poésie", mais "prose" et "poésie". Ce n'est qu'une modulation, qu'une variante du même conflit. Pour lui la poésie est hors débat parce qu'essentiellement "inaccomplissante" et inactuelle. Certes il concédera bien dans une petite note que d'autres périodes historiques ont vu d'autres comportements poétiques. Mais le monde moderne appartient indiscutablement aux philosophes et aux romanciers. Pourquoi ? Parce que le territoire du langage se divise en deux parts inégales. La poésie *sert* les mots, telle une vieille caste monacale retirée du monde et confite dans son idolâtrie, cependant que la prose se sert des mots comme d'outils et d'instruments. On ne comprend d'ailleurs pas très bien en quoi cet utilitarisme du langage ne serait pas le propre de la classe bourgeoise. Mais c'est ainsi, Sartre court plus vite que sa dialectique et se soutient par "l'évitation" de son discours. C'est ce que nous appelions sa "sophistique", cette manière de forcer les impasses, les apories, les contradictions au pas de charge du militaire.

"L'écrivain est un parleur : il désigne, démontre, ordonne, refuse, interpelle, supplie, insulte, persuade, insinue. S'il le fait à vide, il ne devient pas poète pour autant ; c'est un prosateur qui parle pour ne rien dire. Nous avons assez vu le langage à l'envers (la poésie), il convient maintenant de le regarder à l'endroit". Est-ce que l'on sent bien la somme d'injustices et d'arbitraire sur quoi repose cette répartition ? Le mépris pour le "poétique", l'état de tutelle et d'infériorité dans quoi Sartre le rejette atteint à un niveau d'inconscience ahurissant. Parler à vide mais pour dire quelque chose, voilà la part qui échoit au poète dans le meilleur des cas. Le prosateur a mieux affaire, il court, il est l'adjudant et l'adjuvant de l'action. *"L'art de la prose s'exerce sur le discours, sa matière est naturellement signifiante"*. Mais pourquoi diable la poésie devrait-elle se concevoir comme une mutilée du discours ? Qu'est-ce qui lui interdirait l'usage du discours ? Personne d'autre que Sartre lui-même qui une fois pour toutes a fixé les règles et le régime de l'une et l'autre partie. À la prose, le discours, parce que la "parole est un certain moment particulier de l'action" ! À la poésie les "mots", les mots pris pour objet qui, ajoutés les uns aux autres, échappent étrangement à l'efficacité du discours pour constituer une "phrase-objet". Du coup nous saisit l'envie violente d'apostropher ce lecteur sommaire en lui demandant quel rôle il accorde à la syntaxe dans le discours et si Mallarmé qui se définissait lui-même comme "grand syntaxier" ne fut pas à sa [illegible]tique. Ainsi, pris au filet de sa propre détermination, Sartre s'empêtre dans le moment même où il croit se libérer par toujours plus de négation, de négation de négation, toujours plus de dialectique en somme.

prendre une lessiveuse bouillante à bras le corps

Comment cette machine à broyer de la réalité pourrait-elle jamais être saisie par le doute ? Sinon justement en se heurtant contre ce à quoi la parole et le discours s'appliquent utilitairement, instrumentalement, à savoir les objets ou plus précisément les "choses" dans leur inertie de "choses". En ayant publié *Le parti pris des choses*, en pleine guerre en 1942, Francis Ponge représentait une manière de mouvement "objectiviste" à lui seul. Aux États-Unis, on avait appelé "objectivisme", dès 1931, un mouvement poétique s'intéressant à la matérialité des objets. Produits en série, les objets industriels ne cessaient d'affluer et de transformer l'environnement. Loin en avant de tous Marcel Duchamp, dans un acte visionnaire génial, avait transféré la singularité artistique au seul geste de choisir et exposer tel ou tel objet prélevé à une chaîne de semblables, de copies. À le faire sortir de la foule, de l'anonymat pour ainsi dire. Sartre en 1944, l'un des tout premiers, donne sa lecture des poèmes de Ponge et parle à leur propos de "déshumanisation" du réel. C'est l'un de ces textes que Bernard Henri Lévy utilise manifestement dans son essai, pour nous présenter la vision d'un Sartre "anti-humaniste". La lecture de Ponge par Sartre est sans doute l'une des plus précises, les plus étroitement attentives du philosophe. Il a compris que la leçon de Ponge ne s'adressait finalement pas à lui parce que, dit-il, et ceci est un mot qu'on ne l'entend ni ne le voit souvent utiliser, elle s'appuie sur la "métaphore". La poésie de Ponge comme métaphore extensive, pourrait-on généraliser.

Nous voici tout près de notre but. Bien loin d'être "anti-humanisme", ou objectivisme cézannien, le recours de Ponge à la métaphore, Sartre l'a bien compris, est un véritable "sur-humanisme". Voyez par exemple le poète provençal prendre les "lessiveuses" à bras le corps - qu'on se reporte au poème - quand elles sont bouillantes de linge sale, ce qui constitue en soi un exercice périlleux pour le bon sens. Bien loin du dénuement allégué, l'exercice poétique ici pratiqué par Ponge est d'habillage par la métaphore rincée à neuf. Ceci dit à l'intention de quelques-uns de nos modernes qui persistent à croire à la lissité du "savon" pongien. Ponge est un précieux absolu. Quant à Sartre qui pour une fois a mis le doigt sur le ressort d'un poème, Sartre qui venait aux "choses" sans parti pris, voyez-le s'en retourner sans comprendre l'importance de la métaphore dans le dispositif poétique. Il ne comprend pas que les mots du poème ne sont pas des "objets" mais qu'il existe un discours métaphorique propre à la poésie qui détourne la dialectique de son but. Nous maintiendrons donc plus que jamais contre Sartre et les épigones de Sartre, fussent-ils philosophes ou romanciers, que la poésie sait user du discours autrement, d'une manière essentiellement parabolique, alliant l'impératif, le suasif et la réflexion de l'humour. Qui oserait prétendre que les paraboles ne furent jamais un discours d'action ? J.D.

POÈME
Mars 2000